

Plus
Entente Québec-Innus
Pour quelques arpens de controverses
pages B4 et B5

Dieppe
Le dernier adieu aux héros... page B3

La Presse

CAHIER B | LA PRESSE | MONTRÉAL | SAMEDI 17 AOÛT 2002



CHARLES OÔTÉ
L'AVENIR DE LA RUPERT
SAM | 1 > Requiem pour une rivière
DIM | 2 > Un méga-projet pour 2010

Hydro-Québec a commencé ses consultations en vue de la dérivation de la rivière de Rupert, à la Baie-James. Ce projet est la pierre d'assise de la Paix des braves, l'accord entre les Cris et le gouvernement du Québec, mais il continue de soulever de l'opposition, tant chez des écologistes québécois que chez les Cris traditionalistes. De retour d'une expédition de 13 jours sur la Rupert, La Presse a consulté des spécialistes et a interviewé le président d'Hydro-Québec, André Caillé, au sujet de ce projet, le plus coûteux entrepris au Québec depuis la construction de la centrale LG1. Nous vous présentons aujourd'hui le premier volet des deux volets de notre dossier.

REQUIEM POUR LA RUPERT

« Hydro-Québec veut détourner l'eau de la Rupert vers le nord, mais je veux que son esprit coule vers le sud, vers les gens qui consomment l'énergie. »

C'est ainsi que Freddy Jolly, un trappeur jovial au regard vif, résume son état d'esprit après avoir canoté sur l'une des plus grandes rivières encore vierges du Québec. L'énergie dont parle Freddy Jolly, ce sont les 12,6 térawatts-heure (Twh) qu'Hydro compte générer avec l'eau de la Rupert. Assez de courant pour alimenter une ville de 575 000 habitants. Le Québec en aura bientôt besoin, affirme Hydro-

Québec, mais certains spécialistes et militants en doutent. Ils prônent des alternatives comme des mesurés d'économie d'énergie ou encore la production d'énergie éolienne.

Parti de son territoire de trappe, où serait construite la digue qui détournerait la plus grande partie des eaux de la Rupert, M. Jolly a atteint la route de la Baie-James, 170 kilomètres en aval, six jours plus tard. Un périple inédit en compagnie de journalistes, avec des militants cris et québécois de Révérence Rupert, un organisme qui fait campagne contre le projet de dérivation.

Tout au long du trajet, il a déposé ses cartes décrivant le projet d'Hydro-Québec. Un groupe du camp de vacances Wabun, en Onta-

rio, surtout composé de jeunes Américains, a eu droit à une leçon de filage du doré et à un exposé sur les méfaits des barrages sur les populations d'esturgeon.

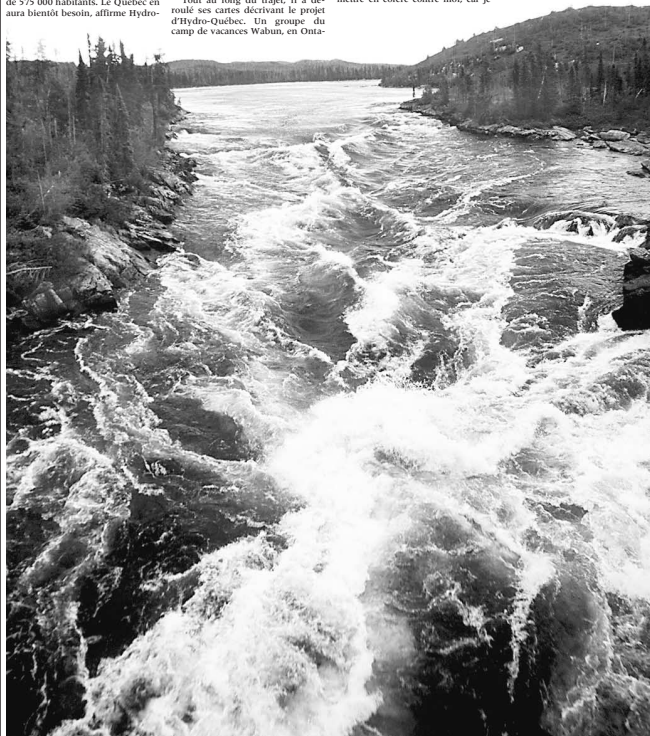
Rencontré à un autre détour de la rivière, Lars Monsen, un aventurier norvégien en route vers le Labrador, a dû lui aussi acquiescer avec M. Jolly. « Je suis heureux de voir cette rivière et triste de la savoir menacée », a-t-il dit.

Trappeur depuis 30 ans, Freddy Jolly se sent investi d'une mission. « Le Grand Conseil n'aime pas quand je parle contre le projet, dit-il. Mais je leur dis de ne pas se mettre en colère contre moi, car je

ne parle pas en mon nom. Je parle au nom de la rivière, de la terre, de tout ce qui y vit. »

Il se dresse contre une partie de sa communauté, en particulier contre ses dirigeants. Ces derniers ont ouvert la porte à la dérivation de la Rupert, ainsi qu'à l'exploitation forestière et minière en Eeyou biček (la terre des Cris) dans le cadre de la Paix des braves, un accord intervenu en octobre 2001 qui règle tout le contentieux entre Québec et les 15 000 Cris de la Baie-James.

Voir REQUIEM en B2





Le trappeur cri Freddy Jolly montre ses cartes du projet de dérivation de la Rupert au comédien Roy Dupuis, en tournée à la Baie-James pour le tournage d'un documentaire. À l'arrière-plan, l'environnementaliste Harvey Mead. Photo du haut, Joël Létourneau payayant sur la Rupert, vers le kilomètre 225. Les membres de l'expédition sur la Rupert (photo du centre, à droite) arrivent en vue de Waskaganish, en compagnie de Matthew Mukash, vice-grand chef des Cris. Ci-haut, ils prennent une pause après un portage des rapides The Fours, vers le kilomètre 85.

REQUIEM

Suite de la page B1

L'entente est assortie de redevances d'au minimum 70 millions par année pendant 50 ans, un total mirobolant de 3,5 milliards. Ces redevances seront indexées à l'inflation et augmentées selon la valeur des ressources exploitées sur le territoire cri, y compris l'hydroélectricité. En plus, les entreprises locales participent aux travaux et les règles de foresterie seront adaptées aux besoins traditionnels des cris.

L'entente a été saluée par les leaders, y compris par Matthew Coon-Come, ancien grand chef des Cris et maintenant chef de l'Assemblée des Premières Nations.

Les Cris ont bien besoin de nouvelles sources de revenus. Leur population est en explosion et le chômage dépasse les 30 %. C'est en tout cas l'argument du Grand Chef des Cris, Ted Moses.

« Qu'est-ce qu'il va arriver dans 25 ans, quand nous aurons 25 000 personnes qui voudront travailler, se loger ? demande-t-il dans une entrevue publiée dans le bulletin de l'Autorité régionale crie. Les territoires de trappe vont continuer à produire, mais ce ne sera pas assez pour faire vivre tout le monde. Nous avons besoin d'autre sources beaucoup plus importantes de revenu qui viennent uniquement avec une stratégie économique diversifiée qui inclut l'exploitation des ressources. »

3,5 milliards? Bon!

« Les 3,5 milliards, ce n'est rien, rétorque Freddy Jolly. Cela ne nous consolera jamais de la perte de la rivière. Notre peuple a besoin de soigner ses souffrances. Tout ce dont nous avons besoin pour mettre la paix intérieure est là, sur la rivière, sur la terre. »

Apparemment, jusqu'ici, les Cris n'ont pas entendu l'appel de Freddy Jolly. En février, l'entente de la Paix des braves a été approu-

vée à 68 % au terme d'une consultation à laquelle toutefois seulement 56 % des Cris ont participé.

Pour Ted Moses, qui a réussi à faire approuver l'entente dans toutes les communautés, la dérivation de la Rupert est un moindre mal, à côté de la menace qui planait sur les Cris depuis 1975, lors de la conclusion de la Convention de la Baie-James: le gigantesque projet NBR (Notaway-Broadback-Rupert).

Un argument que rejettent les opposants. « Hydro-Québec et nous-mêmes savons depuis les années 1970 qu'ils ne pouvaient pas de toute manière faire de barrages sur la Broadback et la Notaway, à cause de la nature des sols, dit Lisa Petagumskum. Alors ce n'est pas vrai de dire qu'on sauve ces rivières en sacrifiant la Rupert. »

Mme Petagumskum participait à l'expédition avec son conjoint, Lindy Moor, dont la famille élargie déteste d'immisses territoires de trappe et de chasse le long de la Rupert.

« Avec ce projet, on vole les générations futures, dit-elle. C'est très égoïste de notre part de sacrifier la rivière pour des emplois, pour de l'argent. D'ailleurs, on nous avait promis des emplois avec la Baie-James et nous attendons toujours. Les gens au pouvoir aujourd'hui ont eu l'occasion de créer des emplois depuis 27 ans. Ils ont tout raté. »

Mme Petagumskum ne marche pas non plus dans l'approche de négotiation qu'Hydro-Québec a adoptée en présentant son projet, les opposants estiment: pourquoi la dériver ?

Certains militants écologistes consultés par La Presse estiment que le Québec n'a pas besoin de l'énergie de la Rupert et que la preuve de la rentabilité du projet reste à faire.

« On est en train de bâtir des équipements dont on n'aura pas besoin, dit John Burcombe, du mouvement Eau Courant. Et l'effort d'Hydro-Québec, dans l'efficacité énergétique est lamentable. »

« Quand on superpose les prévisions de croissance avec la réalité, on s'aperçoit qu'Hydro-Québec surstimule toujours la consommation future », dit Jean-François Blain, auteur d'un livre percutant sur la société d'État (1).

Professeur à l'Université Laval, Jean-Thomas Bernard estime au contraire que le Québec doit se remettre à construire des barrages.

« La demande continue de croître et on a fait relativement peu de développement depuis huit ans, dit-il. Actuellement, on rapatrie les exportations. Les exportations nettes reculent. L'alternative, ce sont les centrales au gaz naturel. »

Il ne croit pas que les économies d'énergie soient rentables au Québec parce que l'électricité est trop peu coûteuse. (Récemment, un programme d'économie d'énergie mené par la firme Negowatts a permis à 1744 ménages de Laval de réduire leur compte d'électricité de 235 \$ ou 14 %, en moyenne.)

En juin 2000, dans une décision contestée, le gouvernement a soutenu les projets de production d'électricité à la juridiction de la Régie de l'énergie. Depuis ce temps, les experts ne se considèrent pas suffisamment renseignés sur les activités d'Hydro-Québec pour poser un jugement sur leur rentabilité et éclairer le public.

Est-ce rentable de dériver l'eau de la Rupert ? « En autant que

l'électricité d'Hydro-Québec coûte moins cher que le gaz naturel, répond Jean-Thomas Bernard. Mais j'aurais de la difficulté à vous répondre. Par exemple, on ne s'était pas questionné jusqu'ici sur le coût de transport, c'est un facteur nouveau. »

Philip Raphals, consultant au Centre Helios, estime que l'avantage comparatif de l'hydroélectricité sur le marché américain va s'amenuiser au cours des prochaines années, avec la construction de centrales au gaz naturel tout près des grandes villes. Par ailleurs, dit-il, l'hydroélectricité n'est pas considérée comme une énergie « verte » et ne peut pas être incluse dans les programmes écologiques qu'ont adoptés de nombreuses juridictions du Nord-Est américain.

L'autre possibilité est que l'énergie de la Rupert serve à susciter des mégaprojets industriels au Québec. Mais là encore, il s'agit d'une stratégie douteuse, dit Jean-François Blain.

« On vend aux industriels du courant à 2,32 cents le kilowatt/heure, alors que les projets comme SM3 (sur la Côte-Nord) coûtent 6 ou 7 cents. »

« Rien n'empêche Hydro-Québec de vendre son énergie aux États-Unis, dit M. Raphals. Mais est-ce que ce sera rentable ? La démonstration reste à faire. Je pense qu'on serait mieux servis si ces questions étaient débattues publiquement. »

(1) Les Mauvais Côtés d'Hydro-Québec, avec Gaudin Breton, 1999, Éditions Nota Bene.

Avec ce projet, on vole les générations futures.

ÉLAN

Balade sur la Rupert



À partir de la mi-juillet, la Rupert est un paradis sans moustiques, mouches noires et autres taons.



CHARLES CÔTÉ

charles.cote@lapresse.ca

Ue métal préparé au pire. J'avais acheté une chemise moustiquaire et trois flacons de ma crème anti-hébrutes préférée. Sur les cartes topographiques, des marécages s'étendaient sur les deux rives de la Rupert, presque partout.

J'en avais fait une fixation, des mauvais rêves. J'étais prêt pour l'enfer qui fait buzz.

Arrivé à Chibougamau, mes craintes se confirment. Les mouches noires sont juste assez fatigantes pour qu'on songe bien vite à chercher refuge à l'intérieur...

Mais non. Le lendemain, sur la rivière, et les 12 jours qui allaient suivre, nous allions d'étonnement en étonnement.

On admire un coucher de soleil sur l'eau calme, couché sur la plage. Pas un brin de vent. Pas de mouches.

On débarque dans une entrée de portage marécageuse. Le soleil tape. Pas de mouches.

On oublie de bien fermer la porte moustiquaire de la tente avant de se coucher... O.K., non, on a eu des brûlures!

Parmi 20 jours avant nous, un groupe de campeurs du camp de vacances Wabun, en Ontario, spécialisé en campe-

camping, a vu des mouches en amont dans le dédale de lacs se trouvant à la source de la Rupert. «Le soir, il y en avait tellement qui frappait les tentes qu'on aurait cru entendre de la pluie», raconte le monteur Jason Lewis.

Mais tenez-vous-le pour dit, la rivière de Rupert est un paradis sans moustiques, mouches noires et autres taons, en tout cas à partir de la mi-juillet, sur ses 300 derniers kilomètres.

Alors vous n'avez plus d'excuse pour ne pas aller faire sa connaissance, avant qu'elle ne soit détournée par Hydro-Québec.

La rivière de Rupert peut sembler lointaine, mais avec un peu d'organisation, il y a moyen de quitter Montréal tôt le matin et de se retrouver le lendemain à votre point de départ.

Une journée et demie de route pour se retrouver au cœur d'un pays sauvage, sur une rivière inviolée au débit plus puissant que la Saint-Maurice, ce n'est pas très cher payé pour certains amateurs de canot.

Il y a deux points d'entrée principaux sur la Rupert: la Route du Nord au kilomètre 300 et celle de la Bate-James au kilomètre 108. Les deux sont à environ 950 kilomètres de Montréal.

Longue de 190 kilomètres, la première section est paisible. Toutefois, les emplacements de campement ne sont pas nombreux et il vaut mieux planifier ses journées soigneusement. La carte de la Fédération québécoise du canot et du kayak devrait être à jour pour l'été prochain, à la suite du relevé réalisé cet été.

Il y a peu de portages et la plupart des rapides se négocient en canot, même chargé. Ce sont en majorité des rapides de classe II, mais il faut se méfier: le débit est si élevé que tout prend des proportions gigantesques sans... la marge de manœuvre. Les vagues sont plus profondes, le courant est plus rapide. Toutefois, la rivière est si large qu'il y a souvent plus d'une voie possible. Les amateurs d'eau vive trouveront de quoi s'amuser dans les rouleaux impressionnants qui ponctuent le courant.

Entre les rapides, la rivière s'élargit et le courant ralentit parfois jusqu'à se perdre complètement. Les berges sont distantes de 300 ou 400 mètres en moyenne. Le paysage est marqué par les feux de forêt qui traquent régulièrement la région.

Au kilomètre 185, le lac Némiscou offre au canoteur de nombreuses plages et bates isolées. Long de plus de 30 kilomètres, il est très fréquenté par les Cris de Nemaska, qui reviennent visiter le village abandonné d'Old Nemaska, avec son école, sa chapelle, ses cabanes et ses tipis parsennés sur la rive, reliés par des sentiers creusés dans l'herbe folle. Un endroit enchanteur où vous ferez sans doute des rencontres fascinantes: les Cris y ont construit une bonne douzaine de solides cabanes en bois rond pour y accueillir leurs aînés.

Dans la deuxième partie de la rivière, en aval de la route de la baie James, les rapides deviennent pour la plupart impraticables, mais les portages sont bien tracés et donnent accès à des lieux magiques de beauté.

Si vous préférez suivre les traces des voyageurs, vous pouvez aussi mettre à l'eau encore plus en amont, au lac Waconichi, dans la réserve faunique, à 750 kilomètres de Montréal. De là, il faut compter deux semaines pour parvenir au point de sortie possible de la Route du Nord. Vous traverserez le lac Missassinii, avant d'atteindre le déversoir de la Rupert. C'est le chemin suivi par les groupes du camp de vacances Wabun. Ces est le groupe de huit garçons et deux monteurs n'a rencontré personne au cours des 20 premières journées de leur expédition.

Quelques conseils avant de partir:

► La section en amont de la Route du Nord traverse la réserve du Parc Alouane-Métisagou-Waconichi. Il faut faire une demande à la Sépaq pour y aller.

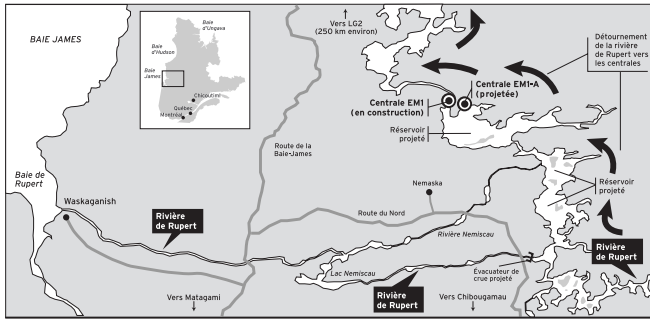
► Il n'y a aucune permission à demander aux autorités crées, mais par politesse et par mesure de sécurité, il faut avertir les conseils de bande de Mistissin, Nemaska ou Maskaganich, selon votre trajet.

► Les quotas de pêche s'appliquent pour le brochet, la truite et le doré. La pêche au corégone et à l'esturgeon est réservée aux autochtones.

Contacts: Service de navette, de location d'équipement et de guides: Aikayak Aventures (481) 554-8101.

Grand Conseil des Cris: (514) 961-5837

Guide cric: <http://natcom.missionisina.qc.ca/tourism.html>



André Caillé: un projet nécessaire et rentable

LA PRESSE : Le Québec a-t-il besoin du projet de dérivation de la Rupert ?

R ANDRÉ CAILLÉ Oui, il n'y a pas eu de nouvelles mises en service depuis 1995. Pendant ce temps, la demande québécoise croît de un ou un demi pour cent par année. La Rupert représente environ 7 % d'augmentation de la production. Alors on tient tête ni plus ni moins à la demande québécoise. Par ailleurs, depuis l'ouverture des marchés, les choses ont changé. On peut faire du commerce dans toute la région du nord-est de l'Amérique du Nord. C'est la responsabilité d'Hydro-Québec de maximiser la valeur de l'actif investi par les Québécois par le passé, en y ajoutant si nécessaire. Le projet répond à nos trois critères : il est rentable, on croit qu'il est faisable du point de vue de l'environnement, et il est appuyé par la communauté locale.

Q Quelles sont les solutions de recharge au projet ?

R Il va y avoir des gens qui vont sous-traiter pour fournir l'énergie à notre filiale de distribution, peut-être même des Américains qui vont venir construire des centrales au gaz lui-même. Il y a un débouché pour l'énergie éolienne, mais le coût va être plus élevé que le prix de vente, c'est sûr. Pour les économies d'énergie, il y en a qui sont faisables et d'autres qui ne le sont pas. Leur valeur augmente avec le prix de l'électricité, mais on a les tarifs parmi les plus bas au monde au Québec.

Q Le projet EMI est-il rentable, sans la dérivation de la Rupert ?

R EMI, tout seul, est moins rentable que l'ensemble du projet, c'est sûr. Avec le même investissement, on produit 2,7 térawatts/heure avec la première partie du projet et 12,6 térawatts/heure avec la deuxième. Mais c'est un ensemble, ce projet, c'est ainsi que ça a été conçu. La première partie a été autorisée et la deuxième doit suivre un processus de consultation.

Q Quel est le critère de rentabilité d'Hydro-Québec ?

R C'est un coût de production d'environ six ou sept cents canadiens à la centrale, plus le prix du transport. Les prix de l'énergie ont augmenté et ils vont se maintenir. Ils sont déterminés par le prix du gaz naturel dont les prochaines sources sont dans le delta du Mackenzie et en Alaska. C'est du gaz qui va coûter cher.

Q Au sujet de la Rupert, des informations différentes ont été fournies aux Québécois et aux Cris. Par exemple, on a indiqué aux Cris que la Rupert conserverait 47 % de son débit à l'embouchure, alors que le projet préserverait officiellement un débit minimum de seulement 32 %. Pourquoi ces différences ?

R Dans l'état actuel, on parle d'un débit réservé de 10 % à 30 % au point de dérivation. D'autres scénarios ont pu être évoqués, mais pour l'instant, c'est le projet. Le processus d'évaluation environnementale prévu par la Convention de la Baie-James aura lieu et on verra les résultats.

Q Conserver une rivière de la taille de la Rupert dans son état naturel, est-ce souhaitable ?

R Votre question est biaisée ! C'est pas la taille d'une rivière qui est importante, c'est le soutien de la communauté. Une rivière aménagée, c'est beau aussi. Beaucoup de communautés sont attachées aux barrages. Il y a des centrales qui sont devenues des monuments historiques. Il y a des dizaines de milliers de personnes qui vont chaque année à LG2. Pour nous, l'important, c'est que cette énergie est renouvelable. On va se retrouver comme collectivité avec un ouvrage extraordinaire qui va produire de l'électricité pour des centaines d'années.

Hydro-Québec a commencé ses consultations en vue de la dérivation de la rivière de Rupert, à la Baie-James. Ce projet est la pierre d'assise de la Paix des Braves, l'accord entre les Cris et le gouvernement du Québec, mais il continue de soulever de l'opposition, tant chez des écologistes québécois que chez les Cris traditionalistes. De retour d'une expédition de 13 jours sur la Rupert, *La Presse* a consulté des spécialistes et a interviewé le président d'Hydro-Québec, André Caillé au sujet de ce projet, le plus coûteux entrepris au Québec depuis la construction de la centrale LG1.



CHARLES GAUTHIER

L'AVENIR DE LA RUPERT

SAN | > Requiem pour une rivière
DM | > Un méga-projet pour 2010

Depuis 2010, Hydro-Québec veut construire quatre barrages, 51 digues, une centrale électrique et 12 kilomètres de canaux au coût de 2 milliards, pour turbiner l'eau de la Rupert.

C'est un projet à la mesure de cette rivière, qui se jette dans la baie James à Waskaganish, après un parcours de 450 kilomètres. Son débit dépasse celui de la Saint-Maurice et elle prend sa source dans le lac Mistassini, le plus grand du Québec.

Ces ouvrages auront pour effet d'innover 210 kilomètres carrés et de dériver un débit maximal de 800 mètres cubes d'eau par seconde vers le nord, dans le bassin de la rivière Eastmain. Cette rivière a déjà été dérivée plus loin au nord, dans le bassin de la rivière La Grande, il y a 20 ans.

L'eau de la Rupert passera à travers les turbines de la centrale EMI, déjà en chantier, et aussi de l'EMIA, qui devrait être construite non loin. Puis, elle se jettera dans le réservoir Robert-Bourassa pour faire tourner les turbines à LG2 et LG1.

Le projet EMI coûtera lui aussi 2 milliards, mais ne produira que 2,7 térawatts/heure (TWh) par année. Il est indissociable sur le plan économique du projet de dérivation de la Rupert, qui produira 12,5 TWh. En tout, ce sont donc plus de 4 milliards qu'Hydro prévoit investir dans la région.

Dans le projet original, Hydro-Québec prévoyait de laisser que 10 % du débit de la Rupert au point de dérivation, ce qui aurait laissé l'équivalent de 32 % du débit actuel à l'embouchure, 300 kilomètres en aval. Mais dans des documents remis aux leaders Cris et dont *La Presse* a obtenu copie, Hy-

dro-Québec affirme que le débit à l'embouchure ne pourra être inférieur à 47 % du débit actuel.

Hydro-Québec a aussi proposé aux Cris de bâtir jusqu'à 10 biefs sur le cours inférieur de la Rupert. Ces ouvrages sont des digues par-dessus lesquelles l'eau s'écoulera. Le but est de tenter de simuler un rapide tout en maintenant le niveau de l'eau en aval.

Un de ces biefs servirait à maintenir le niveau du lac Nemiscou, un élargissement de la Rupert où les Cris sont établis depuis des siècles pour la pêche et la chasse. Le brochet, le doré, le corégone et l'esturgeon foisonnent dans la

Rivière (région)	Débit (m³/sec)	Bassin (km²)	Mines	Exploitation forestière	Barrages	Villes
des Outaouais (Out.)	1962	146 334	oui	oui	oui	oui
de Rupert (Baie-James)	846	42 700	non	non	non	non
des Mézières (Rupert)	625	47 320	non	non	non	non
St-Maurice (Maur.)	693	43 000	oui	oui	oui	oui
George (Rupert)	504	22 000	non	non	non	non
Moose (Côte-Nord)	422	19 197	oui	oui	non	non
Bronche (Baie-James)	292	17 100	non	oui	non	non

Le caractère sauvage de la rivière de Rupert ressort quand on la compare à d'autres dans différentes régions du Québec.

Source: Ministère de l'Environnement



Un des nombreux rapides de la Rupert, vers le kilomètre 225, une rivière qui débouche ainsi sur 450 kilomètres depuis le lac Mistassini jusqu'à la baie de Rupert, un appendice de la baie James.

Une décision sans débat

AVANT D'INVESTIR deux milliards dans la dérivation de la Rupert, transformant à jamais une rivière plus puissante que la Saint-Maurice, Hydro-Québec ne se présentera ni devant la Régie de l'énergie ni devant le Bureau d'audiences publiques sur l'environnement (BAPE), ce que dénoncent les militants et certains experts.

Depuis l'adoption de la loi 116 en juin 2010, les projets de production d'électricité sont soustraits à l'examen de la Régie de l'énergie.

Par ailleurs, la juridiction du BAPE ne s'étend pas aux territoires visés par la Convention de la Baie-James et du Nord québécois. Pourtant, il n'est plus possible de se lancer dans des méga-projets sans réexaminer les pour et les contre de l'hydroélectricité, selon les militants et experts.

Le projet de dérivation de la Rupert ne résisterait pas à l'examen ailleurs sur le continent, croit Philip Rabahals, un expert indépendant qui a été coordonnateur scientifi-

que adjoint du bureau qui devait aider l'examen public du projet Grande-Baie. «Une rivière comme la Rupert, ça n'existe plus aux États-Unis, dit-il, mais si c'était le cas, la mentalité serait de la conserver dans son état naturel.»

Éric Gagnon, coprésident de Révérence Rupert, pense qu'il est temps que les mentalités changent à Hydro-Québec. «Il y a encore des gens chez Hydro-Québec qui portent des cravates larges et des vestons dans son état naturel.»

en 1975», lance-t-il. «Presque partout en Amérique du Nord, la construction de barrages s'est arrêtée, dit Patrick McCully, de l'organisme International Rivers Network, à Berkeley, en Californie. Il y a trop d'opposition dans le public. Il y a 75 000 barrages aux États-Unis, mais 500 sont démantelés chaque année.»

Aux États-Unis, ce sont les centrales au gaz et, dans une moindre mesure, l'énergie éolienne, qui prennent la relève. Le secteur éolien est encore marginal, mais il

Photo: REGAN MORAN, collaboration locale



Photo REGAN MORAN, collaboration spéciale
Frédéric Asselin : « Une rivière avec un pareil débit, c'est unique au monde... »

La Rupert, une rivière de vacances ?

Le détournement éventuel de la rivière Rupert par Hydro-Québec divise la communauté crie et inquiète de nombreux Québécois, soucieux du sort de ce cours d'eau sauvage de 765 km, qui se jette dans la baie James. Notre reporter Charles Côté participe à une expédition de 10 jours sur cette rivière. On peut lire ses reportages quotidiens dans le cahier *Actuel* et sur Cyberpresse.ca.

CHARLES CÔTÉ

RAPIDE SMOKY HILLS — Le portage était éreintant : 3,8 km dans des sentiers inondés par les dernières pluies. Autrefois, les voyageurs marchaient sur des passerelles en bois, dont il ne reste aujourd'hui que des vestiges, des billots dans le fond d'une eau boueuse qui est autant de pièges pour les chevilles des portageurs.

Heureusement, la destination en valait la peine. Au pied du rapide Smoky Hills, une vaste grève ombragée, plantée de peupliers. Dans deux semaines, les Cris de Waskaganish viendront s'y installer pour la pêche au corégone, comme ils le font depuis des siècles.

L'endroit ressemble à un camping de parc national : tables de pique-nique sous des abris, coins pour le feu et emplacements pour des dizaines de tentes. Et pour décor, les armatures des tipis et des michiwoop, les huttes traditionnelles des Cris, sur fond de Rupert rugissant.

On passerait volontiers une semaine ici. Mais quel touriste viendrait se perdre sur la Rupert ?

« On pourrait presque appeler ça de l'aventure extrême », dit Frédéric Asselin, diplômé en plein air et en tourisme d'aventure de l'Université du Québec à Chicoutimi. Il est l'un des cinq guides professionnels qui participent à l'expédition.

« Ça va attirer les gens qui recherchent aussi une valeur historique et culturelle, comme les Européens, dit-il. Il y a des sites magnifiques qui sont accessibles seulement en canot ou en hélicoptère. Une rivière avec un pareil débit, c'est unique au monde. Je n'ai jamais rien vu de pareil. »

Autour du feu de camp ce matin, les participants évoquent d'autres possibilités : rafting et kayak en hélicoptère, et même du ski de fond.

De l'avis général, l'un des attraits de la rivière est paradoxalement le fait qu'elle soit menacée de disparaitre et d'être remplacée par une série de plans d'eau stagnants derrière des pièces artificielles.

On parle déjà de trois groupes de canoteurs pour l'an prochain. Avis aux intéressés...



Photo REGAN MORAN, collaboration spéciale
Robert Bernard : « Hydro-Québec essaie de jouer à Dieu... »

Une poêle format Rupert

Le détournement éventuel de la rivière Rupert par Hydro-Québec divise la communauté crie et inquiète de nombreux Québécois, soucieux du sort de ce cours d'eau sauvage de 765 km, qui se jette dans la baie James. Notre reporter Charles Côté participe à une expédition de 10 jours sur cette rivière. On peut lire ses reportages quotidiens dans le cahier *Actuel* et sur Cyberpresse.ca.

CHARLES CÔTÉ

RIVIÈRE RUPERT, kilomètre 132 — Tout sur la Rupert est plus grand que sur les autres rivières. Dans les rapides, les vagues sont plus hautes. Sur les plats, les rives sont plus éloignées. Quand le vent se lève, il est plus fort. Et les poissons sont géants.

Pas étonnant alors que le guide Robert Bernard trébale une poêle à la mesure de la rivière : le fond fait 18 pouces et le manche presque deux pieds.

« C'est bien rare que je parte sans elle », dit-il. Robert guide les pêcheurs et canoteurs sur la Rupert depuis plus de 15 ans. Si les pêcheurs cris en connaissent bien les secrets, il est une des rares personnes à l'avoir parcourue d'un bout à l'autre.

Du 1^{er} juin au 7 septembre, il guide des groupes d'un plus six personnes sur la rivière. Des Américains, des Ontariens, des Européens. « J'ai même eu des Australiens, dit-il. Ce que les gens trouvent incroyable ici, surtout les Européens, c'est qu'on peut prendre notre tasse et boire l'eau directement de la rivière. »

Ils seront sans doute aussi impressionnés par la taille de leurs prises. Et par les records personnels de Robert : un brochet de 33 livres, un touladi de 44 livres, une truite mouchelette de 9 livres et 9 onces. « On fait à deux onces d'un record mondial ! »

L'eau de la Rupert coule dans les veines de Robert et se met à bouillir quand il parle du projet de détournement. « Hydro-Québec essaie de jouer à Dieu, dit-il. L'homme est incapable de créer ou recréer une rivière comme ça. Elle est riche en vie de toutes sortes, du plus petit dévlin à l'esturgeon de 100 livres. Personne n'a le droit de mettre du béton dans une belle rivière comme ça. »

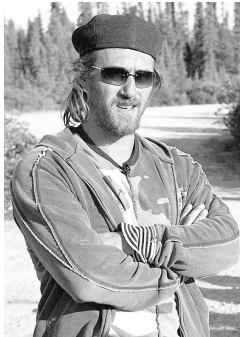


Photo REGAN MORAN, collaboration spéciale
Le comédien Roy Dupuis est à Amis pour le tournage d'un documentaire. Il participe à la campagne pour sauvegarder les rivières menacées.

Roy Dupuis découvre la Rupert

Le détournement éventuel de la rivière Rupert par Hydro-Québec divise la communauté crie et inquiète de nombreux Québécois, soucieux du sort de ce cours d'eau sauvage de 765 km, qui se jette dans la baie James. Notre reporter Charles Côté participe à une expédition de 10 jours sur cette rivière. On peut lire ses reportages quotidiens dans le cahier *Actuel* et sur Cyberpresse.ca.

CHARLES CÔTÉ

IL A GRANDI au sud d'ici, en Abitibi, mais Roy Dupuis n'avait jamais vu la rivière Rupert. « N'importe quel Québécois qui viendrait ici aurait envie de savoir s'il n'y a pas autre chose pour satisfaire nos besoins en énergie ou ceux des Américains que de détourner cette rivière », dit-il.

Le comédien était ici pour le tournage d'un documentaire. Il participe à la campagne pour sauvegarder les rivières menacées, ici, au rapide Oatmeal. La Rupert est loin de se faire discrète. Le courant se sépare en deux bras autour d'une petite île. Rive droite, sur près de 200 mètres de largeur, une cascade rigoli sur le roc lisse. Rive gauche, après deux mètres environ, le courant tourne à droite dans un train de vagues chaotiques.

À Oatmeal, même les kayakistes portent. On raconte que ceux qui ne le feraient pas pourraient ressembler à du grain à la sortie...

C'est à Oatmeal que la route de la baie James croise la Rupert. Sous le pont en acier coule « l'un des plus puissants débits du nord », selon le panneau explicatif du sentier d'interprétation aménagé par la municipalité de la Baie-James. Si le projet de dérivation allait de l'avant, ce débit serait réduit des deux tiers ou plus.

Roy Dupuis a profité de son bref passage pour rencontrer des Cris qui demeurent divisés sur le projet de dérivation. Même s'ils ont voté en faveur de la Paix des Braves en février, cet accord politique qui prévoit le détournement des eaux de la Rupert vers le nord, jusqu'à LG2, « J'ai vu que, pour les Cris, la rivière représente plus qu'un enjeu écologique, dit-il. Elle fait partie d'eux. »

Conserver plus que l'électricité

Le détournement éventuel de la rivière Rupert par Hydro-Québec divise la communauté et inquiète de nombreux Québécois, soucieux du sort de ce cours d'eau sauvage de 765 km, qui se jette dans la baie James. Notre reporter Charles Côté participe à une expédition de 10 jours sur cette rivière. On peut lire ses reportages quotidiens dans le cahier *Actuel* et sur Cyberpresse.ca.



CHARLES CÔTÉ

RAPIDE OATMEAL — Depuis 15 ans, Harvey Mead se bat pour que les Québécois conservent l'énergie. Maintenant qu'il a descendu la rivière de Rupert sur plus de 150 km, il est convaincu qu'en réduisant leurs factures d'Hydro, les Québécois pourraient conserver beaucoup plus que l'énergie.

« Ça m'a frappé de voir les pêcheurs cris, dit-il. Ils pêchent des gros poissons, des esturgeons. Ces gros prédateurs sont l'indication d'un énorme écosystème aquatique. »

L'écologiste, fondateur de l'Union québécoise pour la conservation de la nature, n'a pas confiance dans les mesures qu'Hydro-Québec se propose de prendre pour atténuer l'impact de la dérivation de 65 à 90 % des eaux de la Rupert vers le nord.

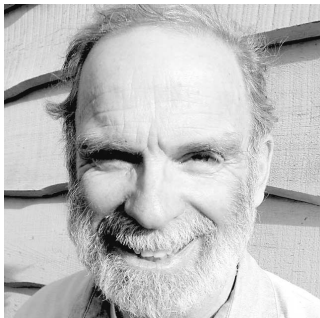
Une dizaine de digues seraient en effet construites pour maintenir le niveau des ondes plates du cours

d'eau. En aval de ces ouvrages, un mince filet coulerait sur le lit asséché de la rivière. « Il maintiendrait peut-être les espèces, mais pas les populations », dit-il.

À 62 ans, l'ancien professeur puis haut fonctionnaire à l'environnement n'a pas hésité à se joindre à l'expédition sur la Rupert. Il a appelé son vieux compagnon de plein air, Peter Nelson, 64 ans. Les Cris, Inuits, se sont empressés de les nommer « *Bon-shum* » (doyens) du groupe.

Mais les deux hommes n'ont pas failli à la tâche, portant bagages et embarcations dans les portages et payant sans jamais se laisser distancer.

Côtéyer les chasseurs et pêcheurs cris a convaincu Harvey Mead du sort que causerait la mort de la Rupert. « L'hydro-électricité est le seul type d'énergie qui pose les problèmes de déplacement de populations, dit-il. C'est sûr qu'il y a de l'argent avec la Paix des Braves, mais avec cet argent, les Cris deviendront comme nous. Les gens qui nous accompagnent ne veulent pas nous ressembler, ils préfèrent conserver leur territoire tel quel. »



Harvey Mead : « L'hydro-électricité est le seul type d'énergie qui pose les problèmes de déplacement de populations... »

| SUR LA RUPERT |

La colère de Lisa



Photo REGAN MORAN, collaboration spéciale

Si le projet d'Hydro-Québec va de l'avant, la rivière Rupert, un cours d'eau sauvage de 765 km qui se jette dans la baie James, sera détournée.

CHARLES CÔTÉ

RIVIÈRE RUPERT — Eric Gagnon est nerveux. Depuis six mois, il prépare l'expédition sur la rivière Rupert, une randonnée de 265 km en forme de protestation contre le détournement de cette rivière de la baie James.

Mais l'expédition ne sera pas complète sans son contingent cri. « J'espère que nos amis vont venir », dit Eric.

Vers 8 h 30 ce matin, deux canots apparaissent dans le bassin, au pied du rapide. Ils se dirigent lentement vers notre plage. Ce sont bien eux : Lindy Moar et sa conjointe Lisa Petagunskum

Le détournement éventuel de la rivière Rupert par Hydro-Québec divise la communauté et inquiète de nombreux Québécois, soucieux du sort de ce cours d'eau sauvage de 765 km, qui se jette dans la baie James. Notre reporter Charles Côté participe à une expédition de 10 jours sur cette rivière. On peut lire ses reportages quotidiens dans le cahier *Actuel* et sur Cyberpresse.ca.

dans un canot et Freddy Jolly et Roger Orr dans l'autre. Les canots accostent dans un concert de salutations. Eric est soulagé.

Lisa fait partie de ceux qui s'opposent au projet de dérivation de la Rupert. Elle a cofondé Révérence Rupert avec Eric Gagnon et

d'autres résidents de Némaska et Roger Orr dans l'autre. Elle croit que sa communauté a été mal informée par les autorités. « Le Grand Conseil a donné des informations partielles aux aînés, dit-elle. Ils ont manipulé l'opinion. C'est une trahison. »

Lisa a l'expérience des luttes contre les projets hydroélectriques. Elle a fait partie des militants qui ont fait dérailler le projet Grand-Baleine dans les années 1990. Depuis, les choses ont changé cependant. Les Cris se sont prononcés en faveur de la Paix des Braves, un ac-

cord politique qui prévoit le détournement de la Rupert. Mais Lisa a trouvé des nouveaux alliés à Chibougamau et ailleurs au Québec. « C'est nouveau d'avoir des Blancs du Québec avec nous, dit-elle. C'est très bien. Avant nous avions des alliances avec des groupes américains. »

Le temps presse. Après ces conversations, nous quittons notre campement pour le camp de chasse de Lindy, 44 km plus loin. Les canots glissent entre les deux rives. À droite, au sud des arbres déchirés victimes d'un feu de forêt en 1988. À gauche, des épinettes et des pins gris sont verdoyants. Le soleil chauffe.



Sylvain Roberge se prépare pour une longue randonnée sur la Rupert.

| JOURNAL DE BORD |

Le détournement éventuel de la rivière Rupert par Hydro-Québec divise la communauté crie et inquiète de nombreux Québécois, soucieux du sort de ce cours d'eau sauvage de 765 km, qui se jette dans la baie James. Notre reporter Charles Côté participe à une expédition de 10 jours sur cette rivière. On pourra lire ses reportages quotidiens dans le cahier *Actuel* et sur Cyberpresse.ca.

En canot sur la Rupert

CHARLES CÔTÉ
 40 KM AU NORD DE CHIBOU-AMAMU — Elle vous saisit et vous rampe. Elle vous nourrit et vous abreuve. Elle vous chavire, aussi, si vous ne faites pas attention. La Rupert, une grande rivière sauvage qui pourrait bientôt disparaître. Nous l'avons rencontrée au détour de la route du nord, à 240 m au nord de Chibougamau. À cet endroit coulent 865 mètres cubes d'eau par seconde, assez pour remplir une piscine olympique en deux secondes. Nous sommes encore à 275 kilomètres de l'embouchure dans la baie James. In amoni, la source dans le lac disassini, le plus grand lac d'eau douce au Québec, est à 170 km. Soudain, l'eau noire devient blanche dans un fracas assourdissant. Cette chute est la première en aval du lieu proposé pour la digue qui doit détourner la Rupert vers le nord, vers la rivière Estmain et les futures centrales EM1 et EM1A, puis vers les centrales LG2 et LG1, 400 km plus loin. Le minibus et sa remorque reprennent la route pour quelques kilomètres encore, pour nous éviter un ou deux portages. À bord, une douzaine de canoteurs et kayakistes, unis pour descendre la rivière. Il y a Claude le massochérapeute, Robert le guide de pêche, Sylvain entrepreneur forestier, et sa copine Nathalie, physiothérapeute et mère de quatre enfants. Nous mettons à l'eau à 14h30. Destination : Waskaganish, avec escale sur les berges et les plages que la Rupert aura à nous offrir, comme elle le fait depuis des millénaires, comme elle l'offrait aux voyageurs de fourrures depuis 300 ans. Aujourd'hui la Rupert est toujours un lien vital pour les communautés criées de la Baie-James. Elle représente aussi pour Hydro-Québec une source d'électricité bon marché. L'eau de la Rupert pourrait générer 12,6 TWh par année, soit l'équivalent de la consommation d'un demi-million de personnes. Le premier soir, nous campons sur une plage de galets, au pied d'un rapide majestueux. Au menu : brochet et doré. Demain, nous attendons des visiteurs. Des Cris.

| SUR LA RUPERT |

Des bagages et du pain comprimés

Le détournement éventuel de la rivière Rupert par Hydro-Québec divise la communauté crie et inquiète de nombreux Québécois, soucieux du sort de ce cours d'eau sauvage de 765 km, qui se jette dans la baie James. Notre reporter Charles Côté participe à une expédition de 10 jours sur cette rivière. On peut lire ses reportages quotidiens dans le cahier *Actuel* et sur Cyberpresse.ca.

CHARLES CÔTÉ
RAPIDE DE CAT — Une fidèle lectrice m'a conseillé d'expliquer comment s'organise une expédition en canot. En un mot : la compression. Tous les bagages sont comprimés pour rentrer dans des barils étanches, surtout au début du voyage, alors que les repas sont encore tous à prendre. Bref en canot, on n'apporte que de la nourriture sur laquelle on peut s'asseoir. Une expédition de cette durée requiert une planification méticuleuse. Chaque repas est

numéroté et son poids est réduit au minimum. Certains s'en remettent à la nourriture hyponitrosée vendue dans les boutiques de plein air. D'autres utilisent des recettes urbaines ou des sachets de nourriture préparée. C'est le cas de Jean-Philippe Fortin, journaliste, pisteur et ancien guide de canot. Après avoir parcouru près de 10 000 kilomètres en rivière, il sait que le pain blanc tranché, comprimé pour occuper le tiers de son volume, se conservera pendant 10 jours. Et que les oranges, si elles sont lourdes à



Jean-Philippe Fortin est adépte du pain blanc comprimé, des sachets de nourriture préparée... et d'un bon manche de rame au petit déjeuner.

porter, sont un régal le matin dans la nature sauvage. Toute la nourriture, la tente, les sacs de couchage et les vêtements doivent entrer dans un minimum de bagages. C'est que sur la Rupert, sur les 265 derniers kilomètres, on compte 41 portages totalisant 15 km.

Matériel et provisions sont transportés dans des barils à bretelles ou encore des sacs étanches en vinyle.

Malgré tous les efforts pour réduire le poids et le volume de bagages, il reste au moins une centaine de kilos à porter, y compris le canot de 16 pieds de longueur.

De leur côté, les Cris conservent leurs traditions. Ils ne craignent pas de charger leurs canots de 20 pieds. Ils portent glacières, caisses et poches de marine avec une sangle frontale en cuir.

Certains canoteurs sont attachés à cette tradition. Par exemple, des groupes du camp Wabun en Ontario, rencontrés sur la rivière, parcourent 1300 km sur la Rupert en 36 jours. Ils utilisent aussi des sangles de portage pour transporter leurs lourdes caisses. Ils font leur pain « hamick » tous les jours et ne transportent aucune nourriture en poudre. Les parents des jeunes Américains qui fréquentent ce camp ontarien paient 3000 \$US pour y envoyer leurs jeunes, garçons ou filles. Une expérience inoubliable nous disent-ils.